

# PORTRAIT CHÉKÉBA HACHEMI

La reconstruction erratique de l'Afghanistan et le retour des talibans désespèrent



les rejoindre. Il faut donc traverser à pied la frontière pakistanaise. Le passeur ne l'en croit pas capable, elle, la petite-bourgeoise. « Il m'insultait, menaçait de m'abandonner car je ne marchais pas assez vite. » Elle s'accroche et découvre la réalité de la guerre. « A Kaboul, cela se limitait à des explosions. Là, on a traversé des villages qui venaient d'être bombardés par les Russes, les corps n'étaient pas encore enterrés. » Après onze jours de marche, elles arrivent au Pakistan. Mère et fille s'envolent pour la France. Elles s'installent dans un deux-pièces de la banlieue sud de Paris, où vivent déjà deux de ses frères. L'appartement est une base arrière de la lutte des moudjahidin contre l'armée soviétique. Des commandants y passent quelques semaines en convalescence. Des chefs de la résistance organisent les transferts de fonds. Elle leur prépare à manger, attendant qu'ils aillent prier dans la salle de bains pour rejoindre le salon. « Ils n'auraient pas compris qu'une fille en jean soit avec eux dans la même pièce. » La jeune Afghane, musulmane non pratiquante, connaît le poids des traditions et des supposés « déshonneurs ». Elle a vu, à Kaboul, une de ses sœurs sauter par la fenêtre : l'un de ses frères lui avait reproché de parler sans autorisation à un jeune cousin (elle s'en tirera avec une jambe cassée). A Paris, Chékéba Hachemi « s'intègre » sans souci. Elle passe le bac, obtient la nationalité française et réussit le concours d'une école de commerce. Elle enchaîne les métiers : impresario, opératrice à la Sofres, responsable marketing. Celle qui a vécu comme une « trahison » la guerre civile ayant suivi la victoire des moudjahidin contre l'Armée rouge, s'engage contre les talibans quand ils prennent le pouvoir en 1996. Elle récolte des fonds pour les rares ONG actives sur place et crée sa propre organisation. Elle sera dédiée à la cause des femmes parce qu'« elles sont toujours les premières oubliées ». Les premiers rassemblements à Paris attirent « trois pelés, dont deux qui s'engueulent ». Mais le magazine Elle s'empare du dossier et fait sa une avec une femme en burqa. « L'impact politique a été immédiat. Les conseillers du Quai d'Orsay qui acceptaient enfin de me recevoir en avaient tous un exemplaire sur leur bureau. »

## EN 6 DATES

- 20 mai 1974** Naissance à Kaboul (Afghanistan).
- Avril 1986** Exil en France.
- 1996** Création de l'ONG Afghanistan libre.
- Décembre 2001** Diplomate à Bruxelles.
- Printemps 2005** Conseillère du vice-président afghan.
- Novembre 2011** L'Insolente de Kaboul (Anne Carrière).

cette Franco-  
Afghane  
de 37 ans.

# Kaboul de nerfs

Par LUC MATHIEU

Photo LIONEL CHARRIER. MYOP

Années 80, à la frontière afghano-pakistanaise, une fillette pleure au milieu de cadavres carbonisés. Au milieu des années 2000, à Kaboul, celle qui est devenue conseillère de la présidence hurle contre un ministre corrompu, et part en claquant la porte. Les deux scènes pourraient inspirer un film qui raconterait l'histoire, désespérante, de l'Afghanistan de ces trente dernières années. Il décrirait une succession d'occasions manquées, de déceptions et de trahisons. Il relaterait la vie et les illusions perdues de Chékéba Hachemi, Franco-Afghane de 37 ans. Elle dit son exaspération et sa colère dans une petite maison en fond de cour d'un quartier populaire de Paris. Elle se rappelle ces notables afghans exilés en France qui, à la fin des années 90, lui expliquaient que «non, le régime des talibans n'est pas si terrible que ça». «Pourquoi donc ne retournez-vous pas à Kaboul avec votre femme et vos filles?» leur rétorquait-elle, sans attendre de réponse. Elle se remémore les gabegies de la reconstruction de l'Afghanistan de l'après 11 septembre 2001. Elle s'énervait contre ceux qui, en Occident, se félicitaient du départ programmé des troupes étrangères en 2014. «Cette guerre n'a jamais été afghano-afghane. Elle est une réponse

aux attentats de New York, et Washington et devait s'accompagner de la reconstruction du pays. Mais il n'y a rien eu. Aujourd'hui, les Afghans qui le peuvent partent à l'étranger. Ceux qui restent ne savent pas comment ils survivront. Les talibans, eux, reviennent.»

Chékéba Hachemi exprime sa frustration, que ce soit depuis Paris ou à Kaboul. Elle a, en moins de dix ans, démissionné deux fois de postes diplomatiques et en a quitté un autre au gouvernement afghan. Elle a rabroué, ce qui n'est jamais sans risque en Afghanistan, ministres, ambassadeurs et dirigeants d'organisations internationales. Son éditeur, Anne Carrière, en a fait le titre de son autobiographie à succès: *l'Insolente de Kaboul*. Insoumise aurait été plus juste. «Elle n'a pas peur d'affronter ceux qui tentent de la freiner. Elle les met face à leurs contradictions et ne les lâche plus», explique un proche qui l'a rejointe dans son ONG, Afghanistan libre.

La première fois que Chékéba Hachemi tient tête à plus fort qu'elle, elle a 11 ans et marche en tonges dans les collines. La veille, avec sa mère, elles ont quitté Kaboul, en laissant les lumières de la maison allumées pour ne pas alerter les voisins. La bonne élève du lycée français, fille d'un cadre administratif, vient de recevoir une bourse pour étudier en Union soviétique. La plupart de ses treize frères et sœurs ont déjà quitté un Afghanistan occupé par l'Armée rouge. Il est temps de

tous un exemplaire sur leur bureau.»

Isolé depuis l'avènement des talibans, l'Afghanistan est propulsé au centre du monde diplomatique et médiatique le 11 septembre 2001. Chékéba Hachemi arrive à Kaboul à la fin octobre. Elle retrouve Abdullah Abdullah, l'ex-secrétaire de Massoud. Devenu ministre des Affaires étrangères, il la nomme représentante auprès de l'Union européenne. Elle y restera trois ans avant de démissionner, lassée des inerties administratives et des accusations de détournement de fonds au profit de son ONG. Elle est rappelée à Kaboul, comme conseillère du vice-président Ahmed Zia Massoud. Payée 250 dollars par mois, elle observe les conseillers de la Banque mondiale touchant 3000 dollars par jour, auteurs de rapports que personne ne lit. Elle voit passer les appels d'offres truqués et les absurdités d'une reconstruction pilotée par des consultants qui ne parlent ni dari ni pachtout, les deux langues officielles. Le système est vicié, les entreprises se transmettent les contrats de sous-traitant en sous-traitant, aspirant chacune leur marge. Des villas de luxe aux sols de marbre et aux escaliers monumentaux s'élèvent au centre de la capitale. Elle s'en plaint à la présidence et s'aperçoit que cela ne change rien. Chékéba Hachemi rentre à Paris, conseillère à l'ambassade d'Afghanistan. Nouvel échec. Elle démissionne, lassée d'accueillir des responsables afghans qu'elle sait corrompus.

«L'insolente» vit depuis en France où elle apprend le dari à sa fille de 2 ans qu'elle a eue avec un diplomate afghan. Elle a créé une société de conseil pour promouvoir la parité hommes-femmes en France. L'affaire semble sinon prospère, du moins prometteuse. Un guide d'«expertes», sorte d'annuaire de femmes spécialistes dans leur domaine, doit être publié dans les prochains mois. Elle ne brigue plus aucune fonction politique à Kaboul. «J'ai essayé, j'ai vu que je n'y avais pas ma place. Il n'y a plus de leader qui pourrait inspirer un sursaut.» Elle retournera toutefois en Afghanistan pour surveiller l'avancement des projets de son ONG. Sans pouvoir garantir que les filles scolarisées dans ses écoles n'aient elles aussi besoin de fuir un jour vers le Pakistan. ◆